

Compte rendu de lecture

Carol Rigolot (éd.), *Saint-John Perse, T. S. Eliot, A. Tate. Lettres atlantiques (1926-1970)*, collection *Les Cahiers de la N.R.F.*, série *Saint-John Perse*, n° 17, Paris : Gallimard, mars 2006, 288 p.

Voici maintenant une quinzaine d'années que les *Cahiers Saint-John Perse*, dirigés par Jean-Louis Lalanne, se sont spécialisés, à de rares exceptions près, dans la publication de Correspondances inédites. Les correspondants ne sont jamais des inconnus. Leurs noms sont familiers des lecteurs de l'édition des *Œuvres complètes* de Saint-John Perse dans la « Bibliothèque de la Pléiade » : Jean Paulhan, Roger Caillois, Mina Curtiss, Katherine et Francis Biddle et, dans le cas présent, les poètes anglais et américain, T. S. Eliot et Allen Tate. Cependant, dans ce volume dont le poète, c'est bien connu, a été le maître d'œuvre, les correspondances avaient été non seulement sélectionnées avec sévérité mais soumises à des coups de ciseau. En rétablissant l'intégralité des lettres et l'intégrité de chacune, les successifs éditeurs des *Cahiers Saint-John Perse* restituent donc l'authenticité qui faisait défaut à ce volume.

Membre de l'université de Princeton, bien connue pour ses excellentes études critiques persiennes, Carol Rigolot offre une présentation soignée, bien traduite, informée et discrète en notes de bas de pages, de la Correspondance de Saint-John Perse avec T. S. Eliot et Allen Tate à laquelle s'ajoutent quelques lettres de Katherine Biddle à Allen Tate. Entre les archives de la maison d'édition londonienne Faber & Faber (correspondance de T. S. Eliot), celles de la Bibliothèque universitaire de Princeton (Allen Tate) et celles de la Bibliothèque de l'université de Georgetown de Washington (Katherine Biddle), voici donc une belle cueillette !

Que le lecteur ne s'attende pourtant à aucune révélation sur la conception ou la pratique de la poésie de l'un ou de l'autre poète,

parmi les plus grands de ce siècle ! Ce sont préoccupations qui appartiennent pour eux, autant que la vie privée dont il n'est jamais question, au jardin le plus secret. L'intérêt de cette double correspondance est ailleurs. Elle met un dièse sur des traits peu ou mal connus de l'environnement de la création poétique et de celle de Saint-John Perse en particulier, entre 1940 et 1958, à savoir pendant la période de l'exil américain. C'est ainsi qu'elle fait apparaître un personnage moins marmoréen et plus fragile psychologiquement qu'il n'en a la réputation. S'étonnant de ses longs et répétitifs silences, Allen Tate demande à leur grande amie commune, Katherine Biddle, des nouvelles du « mélancolique Gaulois » ; et celle-ci, en retour, évoque les alternances de hauts et de bas de son hôte, ses inquiétudes face aux difficiles conditions matérielles de sa nouvelle existence, le sentiment douloureux de son isolement littéraire et ses atteroiements relatifs à son éventuel retour en France.

Mais c'est aussi un poète plus sensible qu'il n'a voulu le laisser croire à la publicité de son œuvre, à condition seulement qu'il puisse en contrôler traduction et édition. Arrêtons-nous sur la correspondance avec T. S. Eliot, dont les échanges, difficiles du fait des silences et des réticences de Saint-John Perse, débutent avant l'exil, à propos de la traduction en anglais d'*Anabase* (1930). En réunissant les deux poètes, M^{me} de Bassiano (fondatrice de *Commerce*) avait créé un événement littéraire, mais c'est en arrivant aux États-Unis en 1940 que Saint-John Perse avait pu vraiment en mesurer l'effet. S'il avait été accueilli avec sympathie et admiration dans un cercle choisi de la côte Est, c'était en raison des recommandations de M^{me} de Bassiano auprès de sa demi-sœur Katherine Biddle, mais surtout grâce à la caution poétique apportée par le parrainage de T. S. Eliot. Aussi le grand poète anglais, qui dans le numéro d'Hommage des *Cahiers de la Pléiade* (1950) se présentera modestement « comme le premier traducteur en anglais », deviendra-t-il aux yeux de Saint-John Perse, au fur et à mesure des déceptions que lui apportent les traductions successives

de son œuvre américaine, la référence irremplaçable. Oubliant les réserves qu'il avait exprimées lors de la première traduction de 1930, la trouvant trop biblique, il l'invite en 1949 avec insistance à rédiger une introduction pour une nouvelle édition bilingue américaine d'*Anabase* et cherche à le convaincre, en vain, de traduire *Vents*.

Faute de se faire entendre en France, il travaille donc avec acharnement tout au long de cette correspondance pour avoir une audience en Angleterre et aux États-Unis, mieux encore mondiale avec le prix Nobel. Et que ce soit T. S. Eliot ou Allen Tate, tous deux directeurs de revue, le *Criterion* pour le premier, la *Sewanee review* pour le « Cavalier sudiste », ils répondent avec générosité à ses demandes toujours pressantes et à ses irritations d' impatient. T. S. Eliot renonce en bloc à ses « royalties » sur les éditions américaines, accepte volontiers la qualification et le rôle de « Répondant » auprès de ces « Messieurs du Nord ». Quant à Allen Tate, plus jeune de dix ans que Saint-John Perse, il est d'une immuable patience, même lorsqu'il doit essayer la mauvaise humeur de Leger mécontent du retard pris par la publication dans la *Sewanee review* de la traduction de « Neiges ». Il bouscule l'agenda pour lui faire plaisir.

Quant à nous, retenons notre irritation devant les travers d'un grand homme, puisque ses interlocuteurs ont su les relativiser. Ce qui importe à leurs yeux c'est le charme fascinant de sa personnalité et de son talent de conteur (ce qui se dit « *full of beans* » en Nouvelle Angleterre). C'est surtout la confiance inébranlable qu'il met dans la vie de l'esprit, en dépit de ses accidents ou de ses tragédies. C'est enfin le combat qu'il mène dans une littérature qui se confond avec l'existence en faveur de « l'élargissement en nous de l'être humain, face à nous-mêmes et à tout ce qui peut dépasser notre ordre temporel » (p. 216) et contre le matérialisme grandissant de son époque que lui est encore de ce point de vue la nôtre.

Henriette Levillain